

AVANT-PROPOS

À la fin des années 1990, j'avais déjà écrit une biographie non autorisée de Céline Dion. À l'époque, au Québec, la pratique n'était pas si fréquente. L'auteur risquait d'être soupçonné des pires intentions : règlement de comptes¹, affabulations atroces. En m'attaquant sans autorisation à *Céline Dion, une femme au destin exceptionnel*, je ne réclamaï que la liberté entière d'écrire sur le parcours incomparable d'une artiste qui avait déjà conquis les États-Unis. La jeune Québécoise se voyait accueillie dans le cercle fermé des oscarisés d'Hollywood. Céline était de la famille – celle des stars américaines.

Mon intention était de raconter une histoire qui ferait date, non pas à la manière d'un échetier ou d'un paparazzo, mais, en tant que journaliste, à même de faire valoir trente années d'expérience. Les éléments étaient réunis. Les astres étaient alignés. La matière était là, qui permettrait de créer un personnage légendaire. La liberté avec laquelle j'avais effectué mes recherches m'a permis de garder une distance critique en ce qui concernait certaines habitudes prises par l'entourage de Céline

1. Les Éditions de l'Homme, 1998.

dans ses rapports avec les reporters ou les concurrents. J'ai aussi pu mesurer la force du lien unissant deux êtres qui ne correspondaient absolument pas à l'image du couple idéal. Ils étaient séparés par une différence d'âge de vingt-six ans. On trouvait d'un côté un lourd passé et, de l'autre, la fraîcheur et la quête d'absolu. Rien n'indiquait une passion à la Roméo et Juliette. Ce que j'ai observé, pourtant, et même admiré, c'est un indéfectible attrait. Ces deux êtres étaient animés par une même vision. Céline porte encore René en elle ; elle continue de puiser en lui sa force et sa foi en l'avenir. Au-delà de la mort, l'amour est toujours là.

Dans le présent récit, je ne me suis pas attardé sur les lauriers, les médailles, les trophées et les chiffres de ventes. Ce qui m'a motivé, c'est la naissance et l'évolution d'un amour auquel ces êtres n'ont pu échapper. Leur histoire était écrite et c'était une route semée d'obstacles : le temps, le mariage de René et sa santé fragile, la mère de Céline, la course au succès, la vie trépidante du couple parvenu au sommet de la gloire, une maternité tardive, les attaques contre leur vie privée, la passion du jeu de René, l'escroquerie imaginée par une Coréenne, qui aurait pu tourner à la catastrophe. Même la routine a pu se dresser devant eux. Et cependant, rien n'a jamais vraiment menacé leur union.

J'insisterai dans ces pages sur certains détails, certaines remarques, certains regards : ils témoignent de l'évolution constante d'un parcours amoureux appelé à entrer dans l'histoire. On s'étonnera, dans les années à venir, de la vitalité de ce couple, de sa résilience et de sa fidélité au-delà de la mort. Ne traversons-nous pas une époque où les divorces semblent inévitables ? Ce couple-là rassure les romantiques. Il leur rend l'espoir. Il leur rappelle

AVANT-PROPOS

qu'amour peut encore rimer avec toujours. C'est pourquoi il laissera sa marque dans les mémoires.

On m'objectera que Céline et René ne sont pas parfaits. Quelle importance ? Eux-mêmes ne se sont pas vécus comme tels. La vérité est que leur succès résulte de l'amour qui les attache l'un à l'autre. René misait tout sur elle ; Céline chantait pour lui...

LA DERNIÈRE NUIT

13 janvier 2016, Henderson, Nevada.

René n'a plus mal. Il est libéré. Une force obscure le pousse à s'asseoir dans son lit, à se détendre, à s'abandonner. Il s'étonne d'être devenu si léger, de se mouvoir dans l'espace comme si rien ne le retenait plus. Subitement, tout devient facile, tout est accessible. Il n'entendait presque plus, et voilà qu'il perçoit distinctement le tic-tac de la pendule. Il lève la tête, cherche l'origine de ce bruit. L'image de l'horloge apparaît sur le mur. Penchant la tête, il voit une toile blanche dressée devant les appareils médicaux. Cette encombrante machinerie lui rappelle la maladie qui lui ronge le corps. Mais les meubles, le long des murs, disparaissent à leur tour. La lumière se répand sur un écran, puis s'adoucit. Du cinérama¹, se souvient René. Comme au Théâtre impérial de sa jeunesse. Des images prennent vie. René revoit Alice, sa mère. Elle prépare le repas de toute la famille dans la minuscule cuisine de la rue Casgrain, au nord de Montréal.

Maman surveille bébé André, le petit frère de René. Comme André fait ses dents, il mâche tout ce qu'il peut

1. Mode de projection cinématographique utilisant trois objectifs.

attraper, même le camion en plastique plaqué contre sa bouche. René, lui, a déjà quatre ans. Il est heureux de voir arriver sur la table le *babaganoush*, le *kible* et l'*houmous* préparés par sa mère. Joseph, le père, prend place en bout de table : c'est le maître des lieux. Il est bientôt imité par tante Marie et par grand-mère Tété Nour. Des heures durant, c'est le mélange des idées, des langues, des plats. On parle français, anglais, arabe ! Et tout le monde se comprend. Le petit René, bras tendus, réclame à manger...

Soudain c'est le black-out. Il fait noir. René ne voit plus rien.

Il ne tarde pas à entendre une voix d'enfant qui chante tristement dans l'obscurité. Cette voix pure résonne dans une église de campagne. Les images reviennent. Les murs reprennent leurs couleurs. René distingue un cercueil. Il y a des lampions. Une vieille femme est morte. Une fillette s'approche de la sépulture et chante son amour pour sa grand-mère Ernestine, celle qui fut la première à l'encourager à travailler le chant. La voix de cette fillette ressemble à celle d'un ange. *Un ange envoyé par Dieu*, pense René. Un sentiment bizarre l'envahit. Il est fasciné. Il n'avait jamais vu cette image. Jamais il n'avait entendu une voix exprimer pareille douleur. Est-ce un rêve ? Les portes de l'église se ferment brusquement.

« Ça suffit ! », s'exclame le bedeau.

Les lumières s'éteignent à nouveau. Quand elles se rallument, René découvre un petit cabaret, Le Vieux Baril. C'est une modeste cabane où tout est en bois : les bancs, les tables et même les murs. La salle est envahie par le bruit et la fumée. Des fêtards et des buveurs y écoutent de la musique. La formation qui se produit

LA DERNIÈRE NUIT

sous leurs yeux s'appelle A. Dion et son ensemble. Elle est si nombreuse qu'elle occupe entièrement la scène. C'est le père, Adhémar, qui est à l'accordéon. Thérèse joue du violon. L'atmosphère est chaleureuse, familiale. Les gens sont venus avec leurs enfants.

On danse autour des tables, on frappe dans les mains. Puis la soirée se prolonge. Quelqu'un réclame le silence. Il faut laisser chanter la cadette. On la hisse sur une table. Elle devient la vedette. Elle chante. On l'écoute religieusement. Elle continue de fasciner René. Il n'avait jamais rien vu ni entendu de si beau. Il murmure :

« C'est elle. »

La fillette chante jusqu'à ce qu'une forte odeur de brûlé se répande dans le cabaret. Des flammes s'élèvent du plancher. Emportée par son chant, la petite ne voit pas les flammes, elle n'entend pas les cris. Le Vieux Baril commence à s'écrouler¹.

Mais un homme, installé près de la scène, semble ne pas se préoccuper de l'incendie. Il se lève, dévisage René. C'est Paul Lévesque, et il est furieux :

« La petite Céline, c'est moi qui l'ai découverte, pas toi ! Tu m'entends, René ? N'essaie pas de faire comme si je n'existais pas. J'ai même signé un contrat avec sa mère. Pour plusieurs années ! Tu ne pourras rien y changer. Céline est à moi et elle va disparaître. Tu as perdu la partie, René. »

La petite Céline chante et chante encore. À la fin, elle disparaît de l'écran. René s'affole :

« Maman ! Maman ! Elle a disparu ! Je vais mourir et elle ne sera pas là !

1. Le Vieux Baril est ravagé par un incendie en 1980.

— Ne t'en fais pas, mon enfant, répond maman Alice de sa voix caressante. Tu as fait un mauvais rêve. Rendors-toi. Tu es si fatigué.

— Non, maman ! Je ne peux pas. Je veux voir la suite.

— La suite de quoi ?

— La suite de ma vie.

— Si c'est ce que tu veux... De toute façon, tu n'en fais toujours qu'à ta tête. »

La séance reprend son cours. L'écran est entièrement occupé par grand-mère qui bat les cartes. Elle est vieille mais agile. Elle a mis deux sous sur la table. René en met autant. Elle abat les cartes et lui prend ses deux sous. René se fâche. Il remet deux sous. Grand-mère Nour gagne encore. Elle gagne toujours. René jette ses cartes sur la table. Il crie des gros mots, en anglais pour que grand-mère Nour ne puisse pas comprendre. Il court s'enfermer dans sa chambre et claque la porte.

René a grandi. Il est dans son lit. De la musique arabe lui parvient. Joseph, son père, a mis un disque.

René, dans sa chambre, allume la radio. Il écoute l'émission « Hit-Parade » et la dernière chanson de son idole, Elvis Presley. Enfin, de la musique qui fait rêver ! Enfin la vraie vie, les filles qui dansent et dansent dans sa tête. Mais le rêve brusquement se brise : le père a coupé le fil de la radio avec de grands ciseaux. Il dit :

« Il n'y aura plus de rock'n'roll dans ma maison. C'est fini, la débauche. Et les mauvaises filles. Et la musique du diable. »

Joseph est un homme qui, sans élever jamais la voix, sait imposer sa volonté, doucement mais fermement. La tante de René, Marie Sara, la sœur de sa mère, intervient :

LA DERNIÈRE NUIT

« Viens jouer, ça te changera les idées. »

René joue. Beaucoup et de mieux en mieux. Il commence à gagner. Pas toujours mais souvent. Et il ne joue pas qu'à la maison. À l'école, aussi. Ce qui lui rapporte pas mal d'argent. Ses amis pensent qu'il a un don.

Alice, sa maman, lui demande :

« Pourquoi veux-tu toujours gagner ? Tu ne l'as jamais dit. Pourquoi tu en voulais tant ? C'est pour ça que tu as passé ta vie à vouloir tout avaler ? Tout prendre ? Tout gagner ?

— Je ne sais pas, maman !

— Tu le sais ! Et il faudra bien que tu me le dises avant la fin du film. Sinon on ne saura jamais.

— Tu as raison, maman. Je suis fatigué et l'horloge tourne moins vite. Tu sais, l'horloge... Elle va bientôt s'arrêter. Je le sens. Ma vie s'en va.

— Ne t'en va pas, mon chéri. Reste encore un peu dans ta jeunesse. Et dis-moi, qu'est-ce qui t'a poussé à brûler ta vie comme ça ?

— Je ne voudrais pas te faire de peine, maman, mais j'ai toujours eu peur de mourir à soixante-sept ans, comme mon père. Il était dur, mon père. Ce n'était pas un homme facile. Je l'ai déçu. Je n'ai pas fait assez d'études. Je ne suis pas devenu avocat. Ni comptable. Ni gérant d'une banque. Alors que c'est ce qu'il avait espéré. Mais voilà, j'avais d'autres rêves. Mes rêves à moi. Tu sais, je l'aimais bien. Mais je n'avais pas envie de finir comme lui. Je ne voulais pas travailler aussi dur pour ne rien gagner. Je trouvais ça injuste, maman. Ça me révoltait. Lui aussi aurait mérité mieux.

« Tu te rappelles le jour où j'ai défoncé la porte des toilettes ? Bien sûr, que tu te rappelles. Je l'ai trouvé

mort. Il est mort d'un coup, sans déranger. Il ne dérangeait jamais. Il n'a pas été obligé d'endurer comme moi une longue maladie. Il n'a pu recevoir l'amour qui m'a été donné à la fin de ma vie. La plupart du temps, il ne parlait pas, mon père. Son silence me faisait peur. Maman ! Maman ! »

Maman n'est plus là. Il ne l'entend plus.

Sur l'écran de la chambre, les images se bousculent. René revoit l'époque où il s'est mis à voler de ses propres ailes. Il chante. Il fait partie des Baronets, un groupe qui se produit aux États-Unis. Derrière les fenêtres de sa chambre s'étend la plage d'Atlantic City. Il joue avec ses amis Pierre, Jean, et Gilles¹. Ils courent tous les quatre sur le sable fin. On dirait des collégiens en vacances. Pourtant, ils travaillent. Pas dans une banque. Pas au tribunal. Ni dans un bureau. Ils chantent dans un hôtel. On les paie pour ça. Quel bonheur d'avoir vingt ans et d'interpréter « Johanne », leur première chanson enregistrée ! Ils reprennent aussi les succès des Four Aces² devant des femmes qui descendent des drinks avec leurs maris, s'ennuient et ne quittent pas les jeunes gens des yeux.

Pendant que ses amis s'attardent au bar, René se rend dans une salle bruyante où tous les jeux sont permis : la roulette, les machines à sous, le poker, le black-jack, les dés. La police ferme les yeux, contrairement à ce qui se passait à Montréal dans les années 1960, quand le

1. Pierre Labelle, Jean Beaulne, Gilles Petit et René Angélil fondent en 1950 le groupe Les Baronets qui connaîtra sa plus grande popularité entre 1961 et 1970, avant de devenir en 1970, et pour deux ans, un duo.

2. Ce quatuor, très populaire aux États-Unis dans les années 1950, interprétait des chansons romantiques.

vice, la prostitution et l'hypocrisie faisaient la loi. Ici, le jeu est légal, les hommes sont élégants et l'ambiance est digne d'un palais. René ne boit pas d'alcool mais il mange beaucoup. Or il y a tout, dans cet hôtel, pour satisfaire un estomac américain : steaks épais, fruits de mer, copieux desserts et Coca-Cola servi à volonté.

C'est le coup de foudre. René a trouvé sa maison, comme il le dit à ses amis. Atlantic City, c'est son habitat naturel. Il aimerait tant y passer sa vie à chanter, à manger, à jouer. Que demander de plus ?

« De l'argent », répondent ses amis.

Il faut reprendre la route. Voyager encore. Et des casinos, il n'y en a pas partout. Les amis partent pour les Caraïbes, reviennent à Miami, rentrent à Montréal. Ils attendent le succès. Et le succès arrive. Grâce aux tubes des Beatles dans leur version française. En effet, l'époque de la beatlemania bat son plein. Les Baronets ont la cote. Les filles font la queue à la porte des studios de télé ou à la sortie des salles de spectacle pour les voir.

René voit apparaître en cinérama, sur les murs de sa chambre, l'image de celui qu'il était voilà cinquante ans. Les affiches surgissent, ainsi que les couvertures de magazines et les passages à la télé – une vedette au meilleur de sa jeunesse. Non sans tristesse, il constate combien il est beau alors, grand, en bonne santé, plein d'énergie. Il pilote une superbe décapotable. Les filles se pressent autour de l'auto pour lui réclamer des autographes. Des quatre membres du groupe, c'est lui le plus populaire. Il en est convaincu. Les Baronets sont réclamés partout. L'argent coule à flot. Le yéyé triomphe dans les clubs, à la radio et à la télévision.

Une infirmière a sonné. Elle lui donne d'autres médicaments. La toile blanche s'efface. René revient à

la réalité. Il tâte tous les objets sur la table, renverse des verres, des flacons et des boîtes de pilules. Il prend le téléphone, un appareil spécialement programmé, avec une ligne unique : la femme de sa vie.

« Allô ? Céline ? Je voulais te dire que je... que je t'aime. »

La voix est faible, les mots peinent à sortir. Ce seront les derniers que Céline entendra de la bouche de son homme, du seul homme qu'elle ait aimé.

Elle est ravie et surprise. Il est rare que René appelle le soir quand elle est en spectacle.

« Moi aussi, je t'aime, mon amour ! Repose-toi bien. Je t'embrasse ! »

Non ! Il n'est pas triste, ni paniqué, ni souffrant. Il est ailleurs, là où la vie vous accorde une toute dernière récompense avant le grand départ. Dans cette zone, tout est permis. Il n'y a plus d'entrave, plus de souffrance, plus de regrets.

« Je veux jouer », dit René.

Ce qu'il voit maintenant sur les murs de sa chambre, c'est la maison de jeu avec ses tapis verts et ses machines. Au centre, autour d'une table immense, une douzaine de ses amis sont réunis. Ils sont venus le soutenir, le reconforter. René aperçoit Marc, Michel, Pierre, Ben, Paul, Jacques, Aldo... Les douze apôtres jouent aux cartes au milieu des appareils qui tintent, qui sonnent. C'est une partie de poker. René joue contre tous les autres simultanément, comme les champions d'échecs. C'était son grand rêve. Il gagne à chaque fois.

Un joueur quitte la table. Il a tout perdu. Un autre l'imite. Et ainsi de suite jusqu'à la fin. La partie est terminée. La maison peut fermer. René se retrouve dans le noir, absolument seul.

« J'ai gagné ! Mais j'ai perdu aussi puisque j'ai perdu mes amis ! Où êtes-vous ? Pourquoi ne pas rester ? Pourquoi me laisser seul ? Vous savez bien que je ne supporte pas la solitude ! Je ne l'ai jamais connue. J'ai toujours eu ma famille autour de moi. Et celle de Céline. Et mes amis. Grâce à eux, j'ai vécu dans l'illusion de ne pas vieillir... Maintenant, je ne vous reverrai plus. Merci pour tous les mauvais tours ! Merci, Pierre, de m'avoir accompagné à l'hôpital quand j'ai eu mon cancer. Merci, Marc, d'avoir toujours été là quand il le fallait. Merci à tous, de m'avoir rendu cent fois ma jeunesse. Aujourd'hui, je n'ai plus le choix. Je dois être vieux et seul pour mourir. C'est ce que les médecins m'ont dit. Tout disparaît dans ce qui me reste de vie. Je n'aurai plus personne à écouter, ni à qui parler. Je serai seul à jamais.

— Non, René ! protestent les voix. Nous serons toujours là. »

Il ne voit pas encore les enfants, mais il les entend, alors qu'ils prennent place dans le jubé de l'église Saint-Sauveur. Ils toussent. Ils se tiennent bien droits. Ils sont habillés en servants de messe. Ils chantent « Les anges dans nos campagnes » et « Adeste Fideles ». René aperçoit son ami Pierre Labelle. Il chante à gorge déployée avec Gilles Petit et Jean Beaulne. René se souvient :

« Ma première musique, mon premier show. C'est là que tout a commencé. »

Il est déjà passionné de musique mais il chante moins bien que Pierre Labelle et c'est Pierre, dix ans plus tard, qui deviendra le soliste des Baronets. Pierre dont le père est un grand pianiste qui a accompagné la plupart des artistes français en tournée dans les cabarets de Montréal à la fin des années 1950. Le père de Pierre autorise son fils et René à le suivre dans les

coulisses des salles de spectacle. C'est là qu'ils attraperont le virus du show-biz.

Durant la nuit, les chants des choristes emplissent les oreilles de René. Peu à peu, l'image de Pierre Labelle s'efface. D'autres émergent du brouillard. Des images de femmes. Les femmes de sa vie. Elles occupent toutes les places du jubé. René murmure :

« Ma vie n'aura été qu'une suite de chansons et de chanteurs...

— De chanteuses, tu veux dire.

— Maman ! Tu es là, je t'entends. Pourquoi as-tu disparu pendant la nuit de ma vie ?

— C'est toi qui disparaissais lentement, mon fils. Tu ne m'entendais plus. Tu ne me voyais plus.

— Maman ! je t'en prie, avant de partir, dis-moi pourquoi j'ai fait tant de mal aux femmes de ma vie. Je le regrette à présent. Je voudrais qu'elles sachent qu'au fond je les aimais. Mais c'était si compliqué avec l'existence que je menais... J'ai fait tellement de bêtises...

— Allons, allons, mon fils. Elles ont presque tout oublié. D'ailleurs, elles aussi, elles t'ont fait du mal. Encore plus, si ça se trouve. Sauf que toi, tes émotions, tu les caches. Comme au poker. Mais le mystère de ta vie, ce sont les femmes, pas le poker...

— Tu crois ?

— Mon petit René, tu n'as vécu que pour elles, et par elles. Regarde-les, dans le jubé ! Elles sont nombreuses. Et c'est pour toi qu'elles chantent. »

Maryse Marshall. La première dont il a partagé la vie. Elle était choriste quand il l'a rencontrée. C'était au temps des Baronets. Elle était mignonne. René repense à leur jeunesse insouciante et immature. Cette relation ne l'a guère marqué. À Maryse, le jeune René a bientôt

préféré Denyse Duquette. Un coup de foudre, cette fois. René l'épousera à l'église Saint-Sauveur, entouré de ses parents et amis.

« Tu sais ce qui s'est passé, le jour de ton mariage ?

— Oui, dit René, mal à l'aise.

— Maryse a accouché d'un petit garçon. Le jour de tes noces avec une autre ! Tu ne trouves pas ça gênant ?

— Ce petit garçon n'était pas mon fils.

— Je sais. Mais lui, il ne le savait pas. Il t'a vénéré. Il t'a attendu. Jusqu'au jour où il a su la véritable identité de son père.

— Je ne comprenais pas, alors. Aujourd'hui, je regrette. »

René éprouve une profonde tendresse pour Denyse, une femme qui ne lui a jamais fait de mal, qui a toujours essayé de le comprendre, et voulu le retenir. Elle demeure un de ses meilleurs souvenirs de jeunesse. Hélas ! elle n'appartenait pas au monde du spectacle. Elle voulait une maison, une famille. Elle lui a donné un fils...

« Tu l'as quittée pour Anne Renée qui t'a donné deux enfants. »

Anne Renée, une femme ravissante. Elle chante dans cette chorale improvisée et Angélil reconnaît la chanson : « Mon cher René, c'est à ton tour, de te laisser parler d'amour. » Quel rêve délicieux ! Toutes les femmes de sa vie interprètent à l'unisson cette chanson de Gilles Vigneault. Elles sont toutes présentes, comme si elles l'aimaient encore, malgré tout.

« Il faut que tu saches, mon petit garçon, que tu n'as pas bien réussi avec les hommes. Tu as détruit la carrière internationale du jeune Simard. Et avec Garou, ça n'a pas duré. Toi, ce sont les femmes qui t'ont réussi. Tu as même réussi à séduire maman Dion !